

COX, K.R. (dir.). *Spaces and Globalization, Reasserting the Power of the Local*. New York, Guilford Publications Inc., 1997, 292 p.

Hélène Pellerin

Volume 30, numéro 1, 1999

La politique extérieure du Japon : au-delà du réalisme ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703999ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703999ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, H. (1999). Compte rendu de [COX, K.R. (dir.). *Spaces and Globalization, Reasserting the Power of the Local*. New York, Guilford Publications Inc., 1997, 292 p.] *Études internationales*, 30(1), 146–148. <https://doi.org/10.7202/703999ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

Spaces and Globalization, Reasserting the Power of the Local.

Cox, K.R. (dir.). *New York, Guilford
Publications Inc., 1997, 292 p.*

La notion de mondialisation est tellement galvaudée qu'on la prend souvent pour acquise. L'ouvrage de Cox vient la remettre en question, en se basant sur une approche qui tient compte de la géographie des rapports sociaux. Ce n'est pas la mondialisation comme processus en soi qui est critiquée et réfutée ici – on ne retrouve d'ailleurs nulle part une discussion élaborée du sujet –, mais plutôt la conception voulant qu'elle mène à l'annihilation de l'espace.

Sept des neuf chapitres mettent en relief la territorialité des processus économiques et politiques associés à la mondialisation. C'est le cas des chapitres 1 à 4, où l'on discute des bases spatiales encore territorialisées des processus économiques de façon générale (chap. 1), ou des firmes multinationales (chap. 2 et 3). Ces contributions offrent une analyse intéressante qui rejoint à bien des égards celles d'auteurs mieux connus comme Gordon ou Porter. Le chapitre 4 écrit par Clark et O'Connor se penche sur la spatialité particulière à la sphère d'activité économique la plus associée à la mondialisation, à savoir la finance. Un examen approfondi permet de divulguer que l'espace construit autour de certains secteurs financiers est crucial pour les tran-

sactions de ce type. Non seulement la distance géographique est prise en considération dans ces opérations, mais la destination et les caractéristiques sociales d'un endroit physique en particulier sont aussi importantes.

Les trois autres chapitres portent sur le politique de la mondialisation et sur la question de l'espace de ce processus. Dans le chapitre 5, Cox fait une critique d'une interprétation populaire selon laquelle la mondialisation a structurellement modifié le rapport de forces entre le capital et les travailleurs en faveur du premier. Son argumentation repose sur l'importance de la fixité plutôt que la mobilité extrême associée au capital à l'ère de la mondialisation. Cox ajoute également qu'il est erroné d'associer les travailleurs à l'immobilité. Il remet enfin en question la conception du capital dans cette analyse dominante, dans la mesure où elle repose sur une analyse en termes de relations d'échanges. Lorsque l'on prend en considération les rapports sociaux de production, on se rend compte que le capital n'est jamais complètement séparé de l'espace. Swyngedouw au chapitre 6 fait usage de la notion d'échelle pour spatialiser la congruence entre l'économie et le politique. Se référant également à la théorie de la régulation, l'auteur cherche à identifier les processus sociaux de définition et de redéfinition de l'espace. Le chapitre de Notermans offre une argumentation originale voulant que les États soient plus autonomes que ce que la thèse mondialisante prétend, dans l'adoption de politiques monétaires restrictives et de libéralisation des marchés. Cette argumentation repose sur une étude étoffée de trois périodes : les années 20, les années 30 et

les décennies 70-80. L'idée que ces politiques sont des réponses à des contraintes extérieures, la thèse défendue par les sociaux-démocrates et les néolibéraux, sert plutôt à justifier ou légitimer l'adoption de ces mesures restrictives.

Les chapitres 7 de Herod et 9 de Low ne font pas une critique de la mondialisation comme annihilation de l'espace. Leur analyse est davantage portée sur la compréhension des processus de mondialisation. Herod cherche ainsi à faire une place aux travailleurs dans le récit de la mondialisation. En prenant l'exemple du mouvement syndical américain, l'auteur illustre la façon dont l'AFL-CIO s'est impliquée simultanément avec le capital américain en Europe de l'Ouest et en Amérique latine et dans les Caraïbes dans la période d'après-guerre. Quant au chapitre de Low, il offre une réflexion théorique sur la démocratie à l'époque de la mondialisation et de la déterritorialisation. Malheureusement, celle-ci demeure mal structurée et surtout isolée par rapport aux autres textes.

Dans son introduction, Cox écrit qu'il aurait voulu traiter également des rapports entre la territorialité et la société, mais que le temps n'a pas permis de poursuivre cet objectif ; cela aurait pourtant bien complété la contribution de Low et l'ouvrage dans son ensemble. Car la critique de la mondialisation comme annihilation de l'espace ne peut reposer que sur le seul examen des firmes, des circuits financiers, et de l'économie dans son ensemble. Un tel exercice ne ferait que perpétuer le mythe de la mondialisation comme processus hégémonique et inéluctable. L'ouvrage nous

laisse là-dessus sur notre faim. Si Cox lui-même dans son introduction et dans le chapitre qu'il a rédigé insiste sur les rapports sociaux constitutifs de l'espace, plusieurs des contributions sont muettes à ce sujet. La première section portant sur l'économie de l'expansion géographique du capitalisme met l'accent sur les stratégies des firmes, dans une perspective micro-analytique qui ne laisse aucune place aux autres agents sociaux. Ce manque de convergence ou de cohérence dans la méthodologie s'explique peut-être par la diversité des approches analytiques utilisées, en dépit du fait que la plupart des auteurs ont une formation en géographie.

Autre lacune à mentionner, le peu d'originalité des conclusions avancées, malgré des discussions théoriques très élaborées. Après une longue discussion sur l'espace, le politique et la mondialisation au chapitre 6, l'auteur en arrive à la conclusion très peu originale que l'État est dépassé par des pouvoirs supranationaux, notamment en Europe de l'Ouest ! Certains pourraient y voir la confirmation que les fonctionnalistes et les institutionnalistes en science politique avaient raison depuis longtemps. Je serais plutôt portée à penser que la contribution de la géographie à l'analyse du politique offerte ici repose encore trop fermement sur la division disciplinaire entre le social et la géographie. De la même façon, aux chapitres 2 et 3, on nous fait voir que les firmes multinationales font de la stratégie en fonction de la géographie et de l'espace social sans avancer de raisonnements rattachés à la géographie qui soient fondamentalement différents de ceux de Michalet ou de Strange, par exemple.

Somme toute, l'ouvrage de Cox est recommandé pour ceux que le débat sur la mondialisation intéresse, particulièrement pour ses analyses politiques et économiques. L'analyse proposée et les questions soulevées sont importantes pour remettre en perspective ce qui dans la mondialisation fait partie du discours analytique et de processus plus concrets. Sans constituer une argumentation théorique pouvant offrir une alternative à l'analyse post-structuraliste ou néoclassique de la mondialisation, la collection d'articles dirigée par Kevin Cox réussit quand même à faire une contribution importante dans le débat, en faisant ressortir des dimensions et des textes parfois moins connus. L'index d'auteurs cités est utile à qui veut rapidement élargir ses horizons en la matière.

Hélène PELLERIN

Département de science politique
Glendon, Université York, Toronto, Canada

In Defense of History. Marxism and the Postmodern Agenda.

MEISKINS WOOD, *Ellen et John Bellamy*
FOSTER. *New York, Monthly Review*
Press, 1997, 204 p.

Le marxisme a été fortement critiqué ces dernières années, en particulier à partir d'une perspective dite post-moderne qui voit en lui la manifestation la plus accusée de la modernité et de la civilisation des Lumières. La perspective post-moderne critique le marxisme et les autres formes de « métanarrations » pour leur tendance à la totalisation, au déterminisme, à la réduction et à la téléologie. Les auteurs des articles de ce livre s'opposent à

cette critique et tentent de montrer comment le marxisme constitue la forme théorique la plus apte à définir une alternative au capitalisme global de notre époque.

Ce livre comporte dix articles, en plus de l'introduction et de la conclusion rédigées chacune par un des responsables du livre, et deux entrevues avec l'universitaire indien Aijaz Ahmad. Les contributeurs proviennent d'horizons géographiques (Inde, Angleterre, États-Unis, Canada) et disciplinaires (critique littéraire, sociologie, anthropologie, science politique, etc.) différents. Les mieux connus sont les critiques littéraires Terry Eagleton et Fredric Jameson.

Les propos des auteurs varient, surtout en fonction des sujets traités, mais comportent un certain nombre de répétitions, venant de leur critique souvent similaire du post-modernisme. Certains articles sont généraux, comme par exemple, l'introduction par Ellen Wood, la conclusion par John Foster et les articles de Eagleton, de Jameson et de Bryan Palmer. Les autres portent sur des sujets plus précis : l'analyse marxiste de la langue (David McNally), la critique des « cultural studies » (Francis Mulhern), la défense de la rationalité et de la science (Meera Nanda), l'analyse marxiste des divisions raciales (Kenan Malik), la critique du féminisme dans sa tendance post-moderne (Carol Stabile), le marxisme et la protection de l'environnement (John Foster) et le mouvement zapatiste du Chiapas (Daniel Nugent). Les deux entrevues avec Aijaz Ahmad portent sur les relations entre l'analyse de classes et la compréhension du nationalisme et de la culture.